

Six jours...

La fin d'un monde ou
le début d'un nouveau?

Philip Webb



SIX JOURS
pour (sur)vivre

Édition originale : *Six Days*

© Philip Webb, 2011

Tous droits réservés.

Publiée par *The Chicken House*

2 Palmer Street

Frome Somerset BA11 1DS, United Kingdom.

www.doublecluck.com

Pour la traduction française :

© 2011, Édition de La Martinière Jeunesse,
une marque de La Martinière Groupe, Paris.

www.lamartinieregroupe.com

www.lamartinierejeunesse.fr

ISBN : 978-2-7324-6197-7

Philip Webb

SIX JOURS
pour (sur)vivre

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Yves Sarda

La Martinière **j.**
FICTION

Pour M'man

Sale journée

Encore une nouvelle journée à démolir Londres !

Une nouvelle journée qui commence plutôt mal pour notre équipe d'excaves.

Notre broyeuse vient de tomber en rade et il faut déboucher les filtres.

C'est le pire des boulots. Et devinez qui s'enfouit jusqu'au coude dans les conduites d'admission et dans la poudre de béton ? Moi ! Quand on est une fille de quinze ans, on décroche chaque fois le gros lot car personne d'autre dans l'équipe n'arrive à se faufiler dans ces vacheries de conduites. Bon, il y aurait bien Wilbur, mon petit frère, mais il n'est pas fait pour ça. Sans doute que s'il rampait jusqu'ici, il s'endormirait. Brillant et tout, mais tout ce qui a un rapport avec l'excave l'ennuie profondément. Bref, j'essaie de ne pas penser à ce qui arriverait si la broyeuse se remettait en marche maintenant, quand mon père me crie, de l'extérieur : « Où est Wilbur ? »

Et vous savez quoi ? Ça ne mérite aucune réponse parce que j'en sais rien, moi !

Mais le voilà qui fourre la tête dans la conduite, et malgré toute la saleté qui englue mes lunettes de protection, je vois bien qu'il a l'air nerveux.

« Il n'a plus donné signe de vie depuis que la broyeuse est tombée en panne, me dit-il d'une voix sifflante. Tu ne l'as pas vu ? »

Je lui montre l'espace réduit qui m'entoure, et j'en rajoute une couche. « Depuis une heure, je n'ai rien vu, à part le bout de mon nez, p'pa. Il s'est sans doute posé quelque part pour lire une BD.

– J'ai vérifié à tous les étages. Il n'est nulle part. »

Alors je ne dis rien, car ce n'est pas une première pour Wilbur. Au moindre temps d'arrêt, le voilà qui part fouiner en solo au lieu de rester tranquille comme on le lui a déjà dit un million de fois. Et c'est dangereux de ce côté-ci du fleuve.

Dehors, j'entends le chef d'équipe aboyer à tout le monde de se bouger. S'il s'énerve, c'est parce que chaque minute où la broyeuse n'est pas en marche, il est perdant lui aussi. Ça veut dire qu'on devra bosser deux fois plus vite pour rattraper le retard et que ce sera l'enfer pour être payés.

Une fois le chef parti, p'pa me tire dehors par les chevilles. « Je vais finir là-haut. Débrouille-toi pour le retrouver. Je peux faire croire que tu es toujours là-dedans. Mais ne traîne pas, Cass. Je ne pourrai pas les faire poireauter une éternité.

– Mais...

– Discute pas, Cass ! Exécution ! »

Je n'aime pas ça, parce qu'on ne peut pas se payer le luxe que ça revienne aux oreilles du chef. Il est tou-

jours à flairer une bonne excuse pour nous virer de l'équipe parce qu'on est plus lents que les autres depuis que p'pa s'est cassé la jambe. Donc, on s'en passerait vraiment que mon nullard de frère manque à l'appel...

Je me faufile dans l'appart qu'on est en train d'excaver.

« Wil-bur ! »

Je l'appelle sur un ton chantonnant, mais qui laisse planer la menace de ce que je vais lui passer quand je lui mettrai la main dessus. J'espère encore qu'il s'est planqué dans un placard pour lire une des BD de sa vaste collection...

Mais le silence qui me répond me donne la chair de poule.

Et puis, ça me revient d'un seul coup : je sais où il est allé.

Je ramasse mon barda – cordes, sac à dos, casque – parce qu'on me remarque comme le nez au milieu de la figure si je me balade sans, hors site. Maintenant que tout le monde s'est attrouapé autour de la broyeuse en carafe – gardes, technards, excaves – il est facile de se glisser en dehors de Little Sanctuary, puis de retraverser le terrain vague en direction du fleuve.

Wilbur, le roi des casse-bonbons. Ça fait des semaines qu'il cause de ça, même si je n'y ai pas prêté une seconde d'attention.

La chance est avec moi, en un sens, parce que c'est la troisième matinée de smog d'affilée, une vraie purée de morve comme on dit, verdâtre et humide, faite de poussière et de vapeurs. Masque

intégral et lunettes protectrices sont donc à l'ordre du jour, ce qui m'arrange bien. Surtout avec la démolition qui bat son plein. On est dans la zone d'excave au nord du fleuve et il doit y avoir un bon millier d'équipes qui bossent dans les rues, de Millbank à l'Embankment. Mais si on pose la question à Wilbur (et moi, je ne m'y risquerai pas), ils perdent tous leur temps.

Je me presse le long de Bridge Street, je me faufile entre les colonnes des anciennes devantures de boutiques, et me fonds dans d'autres équipes qui font la queue pour déverser le contenu de leurs hottes dans la glissière des broyeuses. Si jamais un chef d'équipe me repère, j'y serai jusqu'au cou, mais tout le monde est tellement crevé, plié en deux par le poids, qu'on ne vient pas me regarder sous le nez.

Ah, il va être obligé de s'expliquer, Wilbur. Une fois que je lui aurai bien secoué les puces. Parce que voyez-vous, il a comme qui dirait une idée d'où se trouve *l'artefact*.

Ce qui est vraiment dingo.

Parce que depuis la fin de la guerre des Quarks, les Vlads, nos seigneurs et maîtres, forcent les excaves à raser Londres pour le trouver. Et ça fait cent ans que ça dure ! L'Empire de Nouvelle Russie, qui a conquis le monde, avec toutes ses machines sophistiquées, n'arrive pas à le localiser. Mais Wilbur, lui, il pense qu'il a réussi, et rien qu'en lisant des bandes dessinées !

Bien sûr, l'emplacement n'arrête pas de changer. Il y a quelques mois, c'était dans le bunker de Churchill,

sur King Charles Street. Il était prêt à parier sa tête dessus. Jusqu'à ce qu'on apprenne qu'on l'avait nettoyé à fond, et pour des prunes.

Il pense maintenant que *l'artefact* se trouve dans Big Ben.

Tout est silencieux quand j'y arrive, parce qu'on n'entend plus les broyeuses d'ici. Je suis complètement cassée d'avoir couru, alors je reprends mon souffle une minute, en observant la tour solitaire. Et elle me fait une drôle d'impression, dressée au-dessus de moi dans le smog couleur tilleul, prise dans les projecteurs du fleuve, à la fois flippante et de toute beauté. Quelle honte de devoir la réduire en poudre, d'ici deux, trois mois. J'arrache masque et lunettes embués un max. Ce qui reste du palais de Westminster est troué d'alvéoles comme une ruche : on l'a excavé jusqu'à l'os, des canyons boueux et des monticules de scories l'entourent. Il n'y a plus qu'une poignée d'équipes à l'autre bout qui défoncent et abattent la maçonnerie. D'ici quelques jours, elles seront prêtes à préparer la tour. C'est comme ça que ça marche. Comme des fourmis affamées, on se répand dans le moindre recoin de bâtiment, l'un après l'autre, du simple garage au palais.

Le tour de Big Ben viendra.

Mais pas aujourd'hui.

Il y a de vieux préfabriqués et un échafaudage à la base de la tour ; on a cassé une des fenêtres au premier étage, Wilbur sans doute. Alors j'escalade l'échafaudage, et je suis le même chemin que lui, en

faisant gaffe aux morceaux de verre. Il fait sombre à l'intérieur parce que toutes les fenêtres sont encrassées à cause du smog.

« Wilbur ! Pauv' neuneu ! » je hurle.

Rien.

« Wilbur ! Arrête de faire l'imbécile ! »

Silence. Juste le bruit de mes bottes qui crissent dans les gravats.

« Le vieux va péter un câble s'il apprend ça, alors tu as intérêt à rappliquer ici, rapido. »

Ma voix monte dans la tour en résonnant à tous les échos. Je sors la torche électrique de mon sac et je l'allume. Il y a un hall d'entrée obscur devant moi, presque vide, sauf quelques bancs, et le départ d'un escalier en colimaçon. Génial. Pas difficile d'imaginer qu'il a grimpé tout là-haut, jusqu'à l'horloge. Au moins cent mètres et des poussières.

Je resserre les courroies de mon sac, puis j'attaque la montée des marches. Aux deuxième et troisième étages, des paliers avec de la moquette toute moisie donnent sur les décombres du palais de Westminster.

« Wilbur, il te manque vraiment une case, je brûlerai toutes tes BD une fois qu'on sera rentrés, juré craché. »

Mais je ne crie plus, j'en ai marre de crier. Et puis je ne parle pas sérieusement, parce que Wilbur a la tête dans les nuages, c'est tout. Il ne pense pas à mal.

Mais tout à coup, je suis à deux doigts de dégobiller de trouille.

Quelqu'un se tient pile devant moi, dans l'ombre.

En reculant, je trébuche contre la rampe et mon sac manque me faire dégringoler dans la cage d'escalier. Alors je lève ma torche électrique.

Ce n'est pas Wilbur qui me dévisage.

Et ça me panique encore plus. Qu'est-ce que quelqu'un d'autre viendrait faire par ici ?

C'est un garçon. Grand, maigre, nerveux, l'air paumé. Il me fusille du regard. Et c'est bizarre, il ne se protège pas les yeux de la main... on dirait qu'il absorbe simplement la lumière de la torche. Je braque toujours le faisceau sur lui, comme si ça pouvait le maintenir à distance. Parce que je ne sais pas trop quoi penser de lui. Ses yeux vert clair, perçants comme ceux d'un chat, ne clignent pas. Il ne ressemble à aucun des autres garçons que j'ai vus zoner dans Londres. Il n'a carrément rien d'un excave. Et puis il est coiffé à la diable, les cheveux taillés à pleines touffes, à la va-vite. Comme par l'idiot du village. À qui on aurait bandé les yeux. Et il est tellement propre qu'on distingue le noir de ses cheveux, et même de ses cils. Faudrait que je prenne des bains pendant un mois pour avoir l'air aussi nickel. Il a les lèvres roses et ses mains... ses mains sont celles d'un prince à côté de mes grosses pattes, pleines de croûtes. On n'a jamais vu d'aussi belles mains, on dirait celles d'une statue. Mais le plus étrange, ce sont ses fringues. Il est accoutré en militaire, mais dans un tissu léger, genre l'idée qu'un gamin se fait d'un uniforme. À peu près aussi pratique qu'un pyjama pour l'excave.

« Qui tu es, toi ? » je lui lance.

Il ne me répond pas. Peut-être qu'il ne parle pas anglais. Peut-être que c'est un Vlad ou un technard. Mais alors, qu'est-ce qu'il fiche à rôder dans l'ombre tout seul ? Puis, tout à coup, je me souviens de Wilbur, et j'en ai la chair de poule. Parce que les excaves racontent des tas d'histoires de survivants mutants qui grouillent dans les tunnels du Tube, en chopant les gamins et tout ça. Ou encore de vagabonds venus des Solitudes du Nord. Je me suis toujours imaginé que c'étaient des bobards, ces histoires, mais regardez-moi un peu maintenant, en train d'essayer d'empêcher ma torche de trembler. Sauf que, plus je le regarde, plus je me calme. Parce qu'il est juste trop clean pour être un Féral mangeur de bébés.

« Tu n'as pas vu mon frère ? Un gamin, grand comme ça, un peu à côté de la plaque. »

Je me tais en comprenant que mon signalement est un poil absurde.

« Écoute, tu as vu *quelqu'un* dans le coin ? »

Il recule d'un pas comme s'il allait se sauver en courant.

« Eh, pas si vite. Je ne te ferai pas de mal. Tu m'as juste fichu une trouille bleue, vu ? »

Il garde ses distances et jette un bref regard vers la cage d'escalier. Puis il me fixe à nouveau d'un œil méfiant. Il frissonne un peu dans ses fringues de folie.

« Il n'y a que moi. Personne d'autre... écoute... tu parles... angré... angle... glais ?

– Je te comprends », il me fait. Il a un accent plus zarbi tu meurs, *impec* on pourrait dire, comme s'il avait appris l'anglais dans un livre. « Il y a un garçon. Je l'ai

vu passer. Il est allé plus haut, il est monté par là. J'ai failli l'appeler mais j'ai eu peur qu'il ne s'enfuie... »

Sa voix déraile, sans doute en pigeant que tout ça semble louche. Et moi, je me dis : *Ouais, mais ça ne t'a pas dérangé de me filer la frousse du siècle, hein ?* Je m'apprête à y aller parce que c'est la conversation la plus barje que j'ai eue depuis des lustres et que tout ça ne va pas m'aider à retrouver Wilbur.

« Que cherchez-vous, tous tant que vous êtes ? »

Il lâche ça d'un seul coup, comme si les mots ne lui venaient pas naturellement, comme s'il n'avait pas causé depuis un bon bout de temps.

« Quoi ? »

– Vous tous. Qu'est-ce que vous cherchez ? »

Je me dis : *Non, mais tu rigoles ? Tout le monde est au courant de l'artefact perdu, tu parles.*

Mais je n'ai pas le temps de lui répondre car, au-dessus de nos têtes, dans la tour, on entend du verre qui se brise et un cri étouffé. Wilbur !

Je m'éloigne vite fait du garçon et je me précipite dans l'escalier, que je grimpe quatre à quatre, avec mon sac qui ballotte à chaque enjambée. Après quelques volées de marches, je lance un regard en arrière et j'aperçois sa frimousse bien astiquée tournée vers moi, puis il se met à me suivre. Je continue à gravir les marches, deux à la fois maintenant, l'une après l'autre ensuite, je trébuche, je peine, puis je me traîne pratiquement à quatre pattes. Quand j'atteins enfin le sommet, le sang bat si fort à mes tempes que j'en vois des petites étoiles.

Il y a une cloche. La plus grosse que j'aie jamais vue, verdie par le temps, et si elle devait sonner maintenant, je pense qu'elle me tuerait sur place.

« Wilbur ? »

Je siffle comme une souris en pleine crise d'asthme.

Un passage longe tous les rouages et mécanismes de l'horloge, et mène jusqu'au revers du cadran. Je distingue la grisaille du jour au travers, les chiffres noirs et les aiguilles, et un trou à côté de l'arbre, au centre. Mais pas de Wilbur en vue. Je me débarrasse de mon sac.

Le garçon surgit dans l'espace derrière moi, le souffle coupé, en hoquetant.

« Fais-moi la courte échelle, je lui dis.

– Quoi ?

– Bon Dieu, tu comprends l'anglais ou pas ? Fais-moi la courte échelle ! »

Je lui montre comment réunir ses mains en marche-pied, il me hisse le long du mur face au cadran, là où il y a de vieux tuyaux et des rampes d'éclairage. Je me débrouille en les escaladant pour atteindre l'arbre, puis je me glisse jusqu'au trou dans le verre. J'aperçois des lambeaux verts de smog, des reflets sur la Tamise, les derniers tronçons de Westminster Bridge, loin en contrebas.

J'ai les jambes en coton. Wilbur est tombé par là. Ah, mon Dieu, pas ça. Il est là-bas, tout au fond maintenant, il faut que je descende et que je retrouve son corps. Et il faut que je le dise à p'pa...

J'entends alors un gémissement puis un cri.

« Cass ? »

Je manque de glisser par-dessus bord sous le choc. Puis, lentement, je me penche à l'extérieur le plus loin possible.

Et pile au bout de la grande aiguille, je vois Wilbur qui s'agrippe de toutes ses forces.

Je porte la main à ma gorge : là où le farfaleur m'a brûlée, il reste une trace... c'est *mon farfaleur* désormais. Mais je m'en moque. Car je ressens quelque chose alors... quelque chose de beau, provenant du fait que tous les farfaleurs sont réunis, comme les cosses de ce radeau sont tressées ensemble. *Les farfaleurs ne font qu'un*, a dit *L'Éole*.

Peyto sautille sur place à l'avant du radeau, en poussant des hourras avec p'pa, alors qu'on vient heurter la proue de *L'Étoile polaire*.

Puis, se tournant vers moi, il me lance avec un sourire : « Et maintenant, on fait quoi ? »

Composition : Nord Compo

Achévé d'imprimer
en juillet 2011

Impression : Normandie Roto

Impression, Lonrai

Dépôt légal : août 2011

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
Sur les publications destinées à la jeunesse.